

## Lettre à un ami philosophe sur l'épidémie en cours<sup>1</sup>

Cher Jean-Luc,

C'est très courageux de la part d'un universitaire comme vous de prendre une position aussi claire et de transmettre ces informations objectives, mais régulièrement censurées. Selon moi, elles le sont d'abord par l'esprit de la *majorité* de nos concitoyens, que je ne considère plus comme des victimes, pas plus que je ne veux me considérer comme tel. Je veux donc m'excuser auprès des philosophes parmi mes connaissances, à qui j'ai envoyé récemment un grossier « réveillez-vous », accueilli avec le silence qu'il méritait, car c'est moi qui étais en train de me réveiller et je dois à la lecture de Lévi-Strauss, hier, d'avoir fourni une conclusion à ma réflexion. Ce sera mon dernier message sur ce sujet, ne souhaitant ni importuner ni déprimer ceux qui ne voient pas non plus forcément la toile comme un espace d'échanges, ce que je comprends. Vous êtes retraité, votre parole est donc plus libre. Car parmi les actifs, qu'ils soient des professionnels de l'enseignement, de la santé, de l'administration ou autre, il y a ceux qui se taisent parce qu'ils jugent les mesures gouvernementales très bonnes, ceux qui n'ont pas d'avis, et ceux, plus nombreux qu'on ne le pense, qui se taisent parce qu'il leur faut tout simplement vivre et faire vivre leur famille. L'adage de Descartes n'était-il pas : « *Larvatus prodeo* », variante du populaire : « *Pour vivre heureux, vivons caché* » ? Mais cette pensée résonne en ceux qui doutent des discours officiels comme une petite voix qui leur fait honte et qu'ils préféreraient oublier. On comprend le parallèle que suggère Barbara Stiegler (*De la démocratie en Pandémie*, Paris, janvier 2021) entre la situation actuelle et « l'étrange défaite » de 1940 si bien décrite par Marc Bloch, ou encore celui que vous faites avec le désir de la majorité des Allemands, en 1945, de tourner la page, de faire comme si l'on pouvait vivre un *après* sans *avant*...

Pour vous donner mon analyse générale de ce que nous vivons de si inédit, et d'une manière ou d'une autre de si traumatisant pour beaucoup de gens (ce que le gouvernement ne dit jamais), je vais essayer d'être bref - car j'en aurais à dire sur les divers aspects du sujet ! Deux anecdotes d'abord, deux propos de mes élèves de terminale de l'an passé (en cours de philosophie) :

1) Lors du confinement d'avril, alors que nous étions en « présentiel » ou « distanciel » alternés une semaine sur deux, je remarque qu'une fille mûre, et plutôt d'humeur joyeuse d'habitude, a le regard et le visage tristes. Elle est au premier rang, et avant que le cours n'ait commencé, je lui fais part de mon impression et de mon inquiétude. Faut-il rappeler que le couvre-feu de 18

---

<sup>1</sup> Réponse à Jean-Luc Périllié (Maître de Conférences émérite de philosophie antique à Montpellier III), ayant partagé les derniers chiffres sur l'épidémie de covid en France, publiés par Laurent Toubiana le 17 novembre 2021 sur le site de l'IRSAN avec une analyse intitulée « La "cinquième vague", nouvel épisode d'un feuilleton qui a trop duré » : <http://recherche.irsan.fr/>

heures était aussi imposé à toute cette jeunesse qui ne craignait pas grand-chose du virus, comme on le savait déjà, et que les activités sportives et autres loisirs collectifs étaient tout simplement annulés *sine die* sur la base des mêmes mensonges ? Elle me répondit, d'une voix triste : « *On devient comme des robots, monsieur.* » Ce qui se disait en Europe des populations d'Extrême-Orient était devenu ici réalité.

2) Lors d'un cours sur *Race et histoire* de Lévi-Strauss, en fin d'année, je prends l'exemple de la Chine pour dire que chaque pays peut relire et enseigner son histoire de manière à donner une fierté identitaire à ses citoyens ; j'ajoutais que les Chinois sont majoritairement fiers de la « revanche » qu'ils prennent actuellement sur le colonialisme occidental, que la majorité des jeunes lycéens de la Chine communiste ne voient donc pas forcément comme nous ce qui se passe à Hong-Kong, etc. Un élève, toujours très perspicace quand il s'agissait de politique, nous dit : « *Mais ont-ils le choix, Monsieur ?* » Ma réponse fut imprévue et spontanée. Je l'ai regardé, j'ai regardé la classe et j'ai dit à mes élèves : « *Je vais vous dire quelque chose de terrible. Regardez ce qui se passe en France depuis un an et demi : nous portons des masques, nous sommes confinés, aucun débat n'est permis sur le sujet. Or avons-nous le choix de penser que nous ne serions plus en démocratie ?* » Je crois que les élèves m'ont très bien compris, et pour enfoncer le clou, je leur ai donné pour le dernier commentaire de l'année la fameuse vision de Tocqueville sur le despotisme « prévoyant et doux » où pouvait sombrer une démocratie.

Je n'en dirai guère plus pour ne pas fatiguer. En fait tout a été dit, par des gens plus savants, éloquents et influents que moi, en particulier dans l'excellente collection Tracts de chez Gallimard : Stéphane Velut analyse la gestion technocratique et hypocrite du covid dans *L'hôpital, une nouvelle industrie*, paru en janvier 2020. Quand on lit les chiffres de l'épidémie en cours que Renaud Girard et Jean-Loup Bonnamy donnent en les comparant aux épidémies de grippe passées et aux autres causes annuelles de maladie et de mortalité, on ne peut qu'approuver le titre qu'ils donnent à leur tract, paru en octobre 2020 : *Quand la psychose fait dérailler le monde*. Leur conclusion est que la peur des Occidentaux révèle leur « détresse métaphysique » et leur « inquiétante faiblesse » très concrète face à leurs ennemis. Dans *De la démocratie en Pandémie*, Barbara Stiegler explique fort bien le mécanisme de la peur soigneusement entretenu par un gouvernement qui lui-même prit peur au début de l'année 2020, qui avait déjà peur depuis les manifestations des Gilets jaunes, et qui s'enferme depuis dans une politique autoritaire et technocratique humainement catastrophique. Ce gouvernement joue un jeu dangereux : en entretenant la peur et la division entre les gens, jusqu'au sein des familles, il ruine lui-même la santé morale de la nation. Le président qui déplore la « violence endémique » de la société dont il a la charge ne voit pas que sa philosophie politique l'entretient. L'infantilisation et la culpabilisation de tout un pays que Barbara Stiegler décrit, je les ai directement observées et j'en ai fait les frais dans l'Éducation Nationale. Elles sont pires dans le monde de la santé, comme en témoignent Stéphane Velut et mes amis médecins.

Il n'y a qu'un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec Barbara Stiegler : c'est quand elle critique le concept de « vie nue » (p. 38) mis en avant par Giorgio Agamben et repris par Olivier Rey dans la même collection (*L'idolâtrie de la vie*). Ce n'est pas une « soudaine idolâtrie » de ceux qui nous dirigent et nous administrent, c'est tout simplement un concept décrivant parfaitement une mentalité *générale* qui s'est doucement installée à mesure que l'*homo festivus* de Murray prenait la place de l'*homo orans*. J'ai lu récemment Ivan Illich : il est stupéfiant de le voir prophétiser *à la lettre* en 1973, dans l'introduction et le premier chapitre de *La convivialité*, ce que nous vivons depuis bientôt deux ans. Il faisait déjà prendre conscience du pouvoir potentiellement déshumanisant de la technologie de l'âge industriel (technologies génétique, numérique et pharmaceutique : Ivan Illich précise déjà cela il y a cinquante ans).

La démocratie est un beau mythe. Mais si le *demos* se met à croire en des mythes plus puissants (tel que ceux du bonheur par l'argent, le pouvoir ou la gloire, ou celui du salut par la science et la technologie), c'est *phobos* qui prend alors le pouvoir. Comme à toutes les époques, de puissants réseaux bien connus des sociologues et des historiens, à l'échelle nationale et internationale, associant décideurs politiques, financiers et industriels, profitent de ces vagues et de ces vogues, tentant même de les canaliser grâce aux médias modernes dans la direction de ce qu'ils pensent être le bien (il revient au sociologue Laurent Mucchielli d'avoir expliqué le plus clairement tout cela, autrement dit le *comment* auquel se limite volontiers le scientifique, laissant au philosophe le loisir d'expliquer le *pourquoi*). Pour le philosophe, le complotisme est une erreur d'interprétation en ce sens que la source de la situation, c'est nous, notre culture, notre civilisation, notre manière collective de voir le monde et d'y vivre (ou d'y survivre). Si dictature sanitaire il y a, elle est celle d'une idée sur nos esprits, ou plutôt d'une association d'idées : la vie comprise comme se réduisant à sa manifestation individuelle et biologique, le désir de « sauver » cette vie-là *à tout prix* (un hygiénisme extrême et se retournant contre nous), le salut de cette vie-là venant de la science et de la technologie, telles que la comprennent des esprits modernes obsédés par le progrès historique et la nouveauté – nouveauté qui coûte toujours plus cher et qui ne guérit jamais nos angoisses et nos insatisfactions.

Enfin, la notion psychologique et anthropologique de *conscience fascinée* d'une part (Barbara Stiegler emploie elle-même le mot *hypnose*, p. 43), favorisée par la novlangue administrative et pseudoscientifique et le matraquage médiatique, un regard d'ethnologue d'autre part, sur ces événements sidérants de prime abord, achèvent de nous faire comprendre ce qui se passe et qui va connaître des prolongements, tant notre servitude volontaire révèle notre peur paralysante de la mort, et notre capacité à croire ceux qui se présentent comme des sauveurs, quitte à bloquer la vie de tout un pays, à ruiner son économie et surtout sa convivialité, à sacrifier les personnes âgées dans les EHPAD et la jeunesse pour les 2% de gens hospitalisés en 2020 pour covid, essentiellement des personnes âgées ou fragilisées par diverses comorbidités. Lévi-Strauss nous réveille, disais-je. Il écrit dans *Tristes Tropiques* (chap. 38, Pocket, p. 462-463) : « *Aucune*

*société n'est parfaite. Toutes comportent par nature une impureté incompatible avec les normes qu'elles proclament, et qui se traduit concrètement par une certaine dose d'injustice, d'insensibilité, de cruauté.* » Nous y voilà ! « *Aucune société n'est foncièrement bonne ; mais aucune n'est absolument mauvaise. Toutes offrent certains avantages à leurs membres, compte tenu d'un résidu d'iniquité.* » Le même pourrait-il encore écrire aujourd'hui les mots qui suivent, sans être traité d'homme sénile, irresponsable, incivique, inhumain ? « *Il n'est pas certain que les progrès de l'hygiène aient fait plus que rejeter sur d'autres mécanismes : grandes famines et guerres d'extermination, la charge de maintenir une mesure démographique à quoi les épidémies contribuaient d'une façon qui n'était pas plus effroyable que les autres.* » (*Tristes Tropiques*, p. 468). Nous avons trouvé avec les grands confinements de population de nouveaux mécanismes, plus « doux » que les famines et les guerres. On admettra sans peine qu'ils ont leur part d'iniquité et de cruauté, surtout quand ils se fondent sur la « vérité » et le « consensus scientifique », et sur les valeurs morales les moins contestables : civisme, souci de l'autre, etc.

Notre société est actuellement surtout malade de considérer les gens comme des victimes réelles ou potentielles (les noirs, les femmes, les vaccinés, les LGBT, maintenant le « mâle blanc », les élèves, les profs, les parents, et que sais-je encore). Ce n'est pas Nietzsche, ce grand complotiste du XIXe siècle avec Marx, qui me contredira. D'autant plus que les « victimes » d'hier peuvent devenir les « bourreaux » de demain, surtout s'ils ont réussi un parcours d'études et professionnel « sans faute ». Par conséquent, je choisis de considérer ce que je peux faire à l'échelle de mon humble personne. La raison critique me donne la maturité nécessaire, comme dit Kant, pour ne plus me considérer comme une victime et donc ne plus réduire non plus les autres à une identité victimaire, *même quand on souffre avec eux et pour eux*. Les Occidentaux ont majoritairement accepté les confinements, les fermetures des frontières, aujourd'hui les masques qui entretiennent la psychose et le pass sanitaire qui instaure la discrimination, parce qu'ils voient majoritairement dans ces mesures un avantage : la protection à *tout prix* de leur misérable petite vie, déracinée de toute transcendance, de tout sentiment d'éternité, fût-il spinoziste. Ce n'était pas mieux avant : les deux guerres mondiales, au temps où régnaient d'autres formes de sujétion, furent bien plus cruelles que notre situation. Mais celle-ci a le mérite de nous réveiller de certaines naïvetés politiques, et peut nous apprendre pour de bon que vivre, c'est apprendre à mourir, autrement dit jouir de toutes ces petites choses offertes chaque jour par ce que les hommes ne contrôlent pas : le soleil qui brille ce matin sur les montagnes boisées qui entourent mon village, le luxe que j'ai de pouvoir réfléchir et partager ces mots, une famille qui se porte bien et que le gouvernement n'a réussi ni à diviser ni à culpabiliser, de gentilles voisines, les yeux mystérieux du chat noir un peu sauvage à qui je donne à manger dans mon jardin, bref, une vie contingente, où l'étonnement joyeux prend la place de la peur de la mort.

*Dixi.*

**Olivier Rimbault**

Sournia (France), 04/12/2021